

Rationalité tragique et politique aristotélicienne

Texte grec établi par Bekker.

Poétique, trad. M. Magnien (légèrement modifiée)

Politiques, trad. P. Pellegrin

[1] *Poétique*, Chapitre 14, 1453b15-22 :

ἀνάγκη δὴ ἢ φίλων εἶναι πρὸς ἀλλήλους τὰς τοιαύτας πράξεις ἢ ἐχθρῶν ἢ μηδετέρων. ἂν μὲν οὖν ἐχθρὸς ἐχθρόν, οὐδὲν ἔλεινόν οὔτε ποιῶν οὔτε μέλλον, πλὴν κατ' αὐτὸ τὸ πάθος· οὐδ' ἂν μηδετέρως ἔχοντες· ὅταν δ' ἐν ταῖς φιλίαις ἐγγένηται τὰ πάθη, οἷον ἢ ἀδελφὸς ἀδελφὸν ἢ υἱὸς πατέρα ἢ μήτηρ υἱὸν ἢ υἱὸς μητέρα ἀποκτείνει ἢ μέλλῃ ἢ τι ἄλλο τοιοῦτον δρᾶ, ταῦτα ζητητέον.

Nécessairement, les faits de ce genre se passent entre personnages qui sont ou amis ou ennemis ou ni l'un ni l'autre. Or si c'est un ennemi qui s'en prend à un ennemi, il n'offre pas matière à pitié, sauf pour le coup de malheur lui-même. Il en va de même s'il s'agit de personnages qui ne sont ni amis ni ennemis. Par contre tous les cas où c'est entre personnes amies que se produisent les événements tragiques, par exemple un frère qui tue son frère, est sur le point de le tuer, ou commet contre lui quelque autre forfait de ce genre, un fils qui agit de même envers son père, ou une mère envers son fils, ou un fils envers sa mère, ces cas-là sont précisément ceux qu'il faut rechercher.

[2] *Poétique*, Chapitre 13, 1452b30-1453a15

ἐπειδὴ οὖν δεῖ τὴν σύνθεσιν εἶναι τῆς καλλίστης τραγωδίας μὴ ἀπλὴν ἀλλὰ πεπλεγμένην καὶ ταύτην φοβερῶν καὶ ἐλεινῶν εἶναι μιμητικὴν (τοῦτο γὰρ ἴδιον τῆς τοιαύτης μιμήσεώς ἐστιν), πρῶτον μὲν δῆλον ὅτι οὔτε τοὺς ἐπιεικεῖς ἄνδρας δεῖ μεταβάλλοντας φαίνεσθαι ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν, οὐ γὰρ φοβερὸν οὐδὲ ἐλεινὸν τοῦτο ἀλλὰ μιᾶρον ἐστίν· οὔτε τοὺς μοχθηροὺς ἐξ ἀτυχίας εἰς εὐτυχίαν, ἀτραγυδοτάτον γὰρ τοῦτ' ἐστὶ πάντων, οὐδὲν γὰρ ἔχει ὧν δεῖ, οὔτε γὰρ φιλόανθρωπον οὔτε ἐλεινὸν οὔτε φοβερὸν ἐστίν· οὐδ' αὖ τὸν σφόδρα πονηρὸν ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μεταπίπτειν· τὸ μὲν γὰρ φιλόανθρωπον ἔχει ἂν ἢ τοιαύτη σύστασις ἀλλ' οὔτε ἔλεον οὔτε φόβον, ὁ μὲν γὰρ περὶ τὸν ἀνάξιόν ἐστιν δυστυχοῦντα, ὁ δὲ περὶ τὸν ὅμοιον, ἔλεος μὲν περὶ τὸν ἀνάξιον, φόβος δὲ περὶ τὸν ὅμοιον, ὥστε οὔτε ἐλεινὸν οὔτε φοβερὸν ἔσται τὸ συμβαῖνον. ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων λοιπός. ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνη μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλον εἰς τὴν δυστυχίαν ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν τινά, τῶν ἐν μεγάλῃ δόξῃ ὄντων καὶ εὐτυχία, οἷον Οἰδίπους καὶ Θυέστης καὶ οἱ ἐκ τῶν τοιούτων γενῶν ἐπιφανεῖς ἄνδρες. ἀνάγκη ἄρα τὸν καλῶς ἔχοντα μῦθον ἀπλοῦν εἶναι μᾶλλον ἢ διπλοῦν, ὥσπερ τινές φασι, καὶ μεταβάλλειν οὐκ εἰς εὐτυχίαν ἐκ δυστυχίας ἀλλὰ τοῦναντίον ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μὴ διὰ μοχθηρίαν ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν μεγάλην ἢ οἴου εἴρηται ἢ βελτίονος μᾶλλον ἢ χειρόνος.

Puisqu'il faut que dans la plus belle des tragédies l'agencement ne soit pas simple, mais complexe, et puisque cette tragédie doit de plus imiter des événements qui suscitent crainte et pitié (car c'est là le propre d'une imitation de ce genre), il est manifeste, tout d'abord, qu'on ne saurait y voir ni des hommes justes passer du bonheur au malheur (car cela ne suscite ni frayeur ni pitié mais la répulsion), ni des méchants passer du malheur au bonheur (car c'est de toutes les situations, la plus éloignée du tragique : elle ne suscite ni sympathie, ni pitié, ni crainte), ni d'autre part un scélérat tomber du bonheur dans le malheur (ce genre d'agencement pourra peut-être susciter la sympathie, mais ni pitié, ni crainte) car l'une – c'est la pitié – s'adresse à l'homme qui est dans le malheur sans l'avoir mérité, et l'autre, c'est la crainte – s'adresse à notre semblable, si bien que ce cas-là ne suscitera ni pitié ni crainte).

Reste par conséquent le cas intermédiaire ; c'est le cas d'un homme qui, sans être incomparablement vertueux est juste, se retrouve dans le malheur non à cause de ses vices ou de sa méchanceté, mais à cause de quelque erreur – l'un des hommes qui jouissent d'une grande réputation et d'un grand bonheur comme Œdipe, Thyeste et les membres illustres des familles de ce genre. Pour être belle, il faut donc que l'histoire soit simple, plutôt que double comme le disent certains, que le retournement de fortune se fasse non pas du malheur vers le bonheur mais au contraire, du bonheur vers le malheur, et

qu'il soit provoqué non par la méchanceté mais par une erreur grave du personnage qui, ou bien possèdera les qualités qu'on a énumérées, ou bien sera bon plutôt que mauvais.

[3] *Politiques*, V, 1, 1301a25-1301a40

δεῖ δὲ πρῶτον ὑπολαβεῖν τὴν ἀρχὴν, ὅτι πολλὰ γεγένηται πολιτεῖαι πάντων μὲν ὁμολογούντων τὸ δίκαιον καὶ τὸ κατ' ἀναλογίαν ἴσον, τούτου δ' ἀμαρτανόντων, ὥσπερ εἴρηται καὶ πρότερον. δῆμος μὲν γὰρ ἐγένετο ἐκ τοῦ ἴσου ὅτι οὖν ὄντας οἴεσθαι ἀπλῶς ἴσους εἶναι (ὅτι γὰρ ἐλεύθεροι πάντες ὁμοίως, ἀπλῶς ἴσοι εἶναι νομίζουσιν), ὀλιγαρχία δὲ ἐκ τοῦ ἀνίσου ἐν τι ὄντας ὅλως εἶναι ἀνίσους ὑπολαμβάνειν (κατ' οὐσίαν γὰρ ἄνισοι ὄντες ἀπλῶς ἄνισοι ὑπολαμβάνουσιν εἶναι). εἶτα οἱ μὲν ὡς ἴσοι ὄντες πάντων τῶν ἴσων ἀξιοῦσι μετέχειν· οἱ δ' ὡς ἄνισοι ὄντες πλεονεκτεῖν ζητοῦσιν, τὸ γὰρ πλεῖον ἄνισον. ἔχουσι μὲν οὖν τι πᾶσαι δίκαιον, ἡμαρτημένοι δ' ἀπλῶς εἰσιν. καὶ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν, ὅταν μὴ κατὰ τὴν ὑπόληψιν ἦν ἐκάτεροι τυγχάνουσιν ἔχοντες μετέχωσι τῆς πολιτείας, στασιάζουσιν.

De nombreuses constitutions sont nées parce que, si tout le monde est d'accord que le juste c'est l'égalité proportionnelle, les gens se trompent sur ce qu'elle est, comme cela a été dit plus haut. Un régime populaire, en effet, naît du fait que des gens qui sont égaux dans un <domaine> estiment être égaux absolument : c'est parce qu'ils sont tous pareillement libres qu'ils estiment être égaux absolument. Une oligarchie, par contre, naît du fait que des gens inégaux dans un seul domaine déterminé posent en principe qu'ils sont inégaux en tout : c'est parce qu'ils sont inégaux par la richesse qu'ils posent en principe qu'ils sont inégaux absolument. Par suite, les premiers, au nom de leur égalité, s'estiment en droit de participer également à tout, alors que les seconds, au nom de leur inégalité, cherchent à avoir plus, car avoir plus c'est une inégalité. Tous ces <régimes> ont donc quelque chose de juste, mais absolument parlant ils sont erronés, et, pour cette raison, chacun des deux groupes, quand il ne participe pas à la vie politique selon l'idée qui se trouve être la sienne, provoque des séditions.

[4] *Politiques*, V, 4, 1303b20-35 :

Γίνονται μὲν οὖν αἱ στάσεις οὐ περὶ μικρῶν ἀλλ' ἐκ μικρῶν, στασιάζουσι δὲ περὶ μεγάλων. μάλιστα δὲ καὶ αἱ μικραὶ ἰσχύουσιν, ὅταν ἐν τοῖς κυρίοις γένωνται, οἷον συνέβη καὶ ἐν Συρακούσαις ἐν τοῖς ἀρχαίοις χρόνοις. μετέβαλε γὰρ ἡ πολιτεία ἐκ δύο νεανίσκων στασιασάντων <τῶν> ἐν ταῖς ἀρχαῖς ὄντων, περὶ ἐρωτικὴν αἰτίαν. θατέρου ἄρ ἀποδημοῦντος ἐταῖρος ὢν τις τὸν ἐρώμενον αὐτοῦ ὑπεποιήσατο, πάλιν δ' ἐκεῖνος τούτῳ χαλεπήνας τὴν γυναῖκα αὐτοῦ ἀνέπεισεν ὡς αὐτὸν ἐλθεῖν· ὅθεν προσλαμβάνοντες τοὺς ἐν τῷ πολιτεύματι διεστασίασαν πάντα. διόπερ ἀρχομένων εὐλαβεῖσθαι δεῖ τῶν τοιούτων, καὶ διαλύειν τὰς τῶν ἡγεμόνων καὶ δυναμένων στάσεις· ἐν ἀρχῇ γὰρ γίνεται τὸ ἀμάρτημα, ἢ δ' ἀρχὴ λέγεται ἡμισυ εἶναι παντός, ὥστε καὶ τὸ ἐν αὐτῇ μικρὸν ἀμάρτημα ἀνάλογόν ἐστι πρὸς τὰ ἐν τοῖς ἄλλοις μέρεσιν. ὅλως δὲ αἱ τῶν γνωρίμων στάσεις συναπολαύειν ποιοῦσι καὶ τὴν ὅλην πόλιν, οἷον ἐν Ἑστιαίᾳ συνέβη μετὰ τὰ Μηδικά, δύο ἀδελφῶν περὶ τῆς πατρῴας νομῆς διενεχθέντων· ὁ μὲν γὰρ ἀπορώτερος, ὡς οὐκ ἀποφαίνοντος τὴν οὐσίαν οὐδὲ τὸν θησαυρὸν ὃν εὗρεν ὁ πατήρ, προσήγετο τοὺς δημοτικούς, ὁ δ' ἕτερος ἔχων οὐσίαν πολλὴν τοὺς εὐπόρους.

Les séditions, donc, ne naissent pas au sujet de petites choses mais à partir de petites choses, mais c'est au sujet de choses importantes qu'on recourt à la sédition. Même les petits différends peuvent prendre une force extrême quand ils adviennent dans les cercles dirigeants, comme cela arriva par exemple à Syracuse dans les temps anciens. Car la constitution fut bouleversée à la suite d'une querelle de deux jeunes gens de la classe dirigeante pour une affaire amoureuse. L'un étant au loin, l'autre, alors qu'il était son camarade, séduisit son aimé. L'autre, en réponse, furieux contre lui, persuada la femme <du séducteur> de venir chez lui. À partir de là, entraînés dans cette querelle, tous les membres du gouvernement s'opposèrent les uns aux autres. C'est pourquoi il faut prendre garde aux affaires de ce genre quand elles sont à leur début, et éteindre les dissensions entre les chefs et les puissants. Car c'est au début qu'est la faute, et on dit « le début est la moitié du tout », de sorte que la petite faute <commise au début> est par rapport <à ce début> l'analogue <des autres fautes> par rapport aux autres moments. D'une manière générale, les disputes parmi les notables font que la cité tout entière en partage elle aussi le dommage, comme à Hestiaia, après les guerres Médiqes, quand deux frères eurent un différend à propos du partage de leur héritage. Le plus pauvre, en effet, sous prétexte que l'autre ne déclarait pas exactement le patrimoine de son père et le trésor que celui-ci avait trouvé, entraîna avec lui les masses populaires, alors que l'autre, qui avait un patrimoine important, entraîna les gens aisés.

[5] *Politiques*, III, 3, 1276b1-15 :

εἴπερ γάρ ἐστι κοινωνία τις ἢ πόλις, ἔστι δὲ κοινωνία πολιτῶν πολιτείας, γινομένης ἐτέρας τῶ εἶδει καὶ διαφοροῦσης τῆς πολιτείας ἀναγκαῖον εἶναι δόξειεν ἂν καὶ τὴν πόλιν εἶναι μὴ τὴν αὐτήν, ὥσπερ γε καὶ χορὸν ὅτε μὲν κωμικὸν ὅτε δὲ τραγικὸν ἕτερον εἶναι φαμεν, τῶν αὐτῶν πολλακίς ἀνθρώπων ὄντων, ὁμοίως δὲ καὶ πᾶσαν ἄλλην κοινωνίαν καὶ σύνθεσιν ἐτέραν, ἂν εἶδος ἕτερον ἢ τῆς συνθέσεως, οἷον ἀρμονίαν τῶν αὐτῶν φθόγγων ἐτέραν εἶναι λέγομεν, ἂν ὅτε μὲν ἢ Δῶριος ὅτε δὲ Φρύγιος. εἰ δὴ τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον, φανερόν ὅτι μάλιστα λεκτέον τὴν αὐτὴν πόλιν εἰς τὴν πολιτείαν βλέποντας· ὄνομα δὲ καλεῖν ἕτερον ἢ ταῦτόν ἐξεστι καὶ τῶν αὐτῶν κατοικούντων αὐτήν καὶ πάνπαν ἐτέρων ἀνθρώπων.

Si la cité est une sorte de communauté et si c'est une participation commune des citoyens à un gouvernement, dès que la forme du gouvernement devient spécifiquement autre ou simplement différente, il est inévitable, semble-t-il, que la cité aussi ne soit plus la même, tout comme nous disons qu'un cœur, tantôt comique, tantôt tragique, n'est pas le même, bien que souvent il soit composé des mêmes personnes. De même aussi tout autre communauté et < tout autre > composé sont autres si la forme de la composition est autre, par exemple pour un morceau de musique composé des mêmes sons, nous disons qu'il est autre quand il est d'abord dorien, puis phrygien. Si donc les choses ont bien lieu de cette manière, il est manifeste qu'il faut dire que la cité est la même principalement en regardant sa constitution. Par contre, on peut lui donner un nom différent ou lui garder le même, qu'elle continue d'être habitée par les mêmes < hommes > ou par des hommes totalement différents.

[6] *Politiques*, VII, 7, 1327b30-1328a15 :

καὶ γὰρ ἔνθυμον καὶ διανοητικόν ἐστιν· διόπερ ἐλεύθερόν τε διατελεῖ καὶ βέλτιστα πολιτευόμενον καὶ δυνάμενον ἄρχειν πάντων, μιᾷς τυγχάνον πολιτείας. τὴν αὐτὴν δ' ἔχει διαφορὰν καὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων ἔθνη πρὸς ἄλληλα· τὰ μὲν γὰρ ἔχει τὴν φύσιν μονόκωλον, τὰ δὲ εὖ κέκραται πρὸς ἀμφοτέρας τὰς δυνάμεις ταύτας. φανερόν τοίνυν ὅτι δεῖ διανοητικούς τε εἶναι καὶ θυμοειδεῖς τὴν φύσιν τοὺς μέλλοντας εὐαγώγους ἔσεσθαι τῶ νομοθέτῃ πρὸς τὴν ἀρετὴν. ὅπερ γὰρ φασί τινες δεῖν ὑπάρχειν τοῖς φύλαξι, τὸ φιλητικὸς μὲν εἶναι τῶν γνωρίμων πρὸς δὲ τοὺς ἀγνωῶτας ἀγρίου, ὁ θυμὸς ἐστὶν ὁ ποιῶν τὸ φιλητικόν· αὕτη γὰρ ἐστὶν ἡ τῆς ψυχῆς δύναμις ἢ φιλοῦμεν. σημεῖον δέ· πρὸς γὰρ τοὺς συνήθεις καὶ φίλους ὁ θυμὸς αἴρεται μᾶλλον ἢ πρὸς τοὺς ἀγνωῶτας, ὀλιγορεῖσθαι νομίσας. διὸ καὶ Ἀρχίλοχος προσηκόντως τοῖς φίλοις ἐγκαλῶν διαλέγεται πρὸς τὸν θυμόν· σὺ γὰρ δὴ παρὰ φίλων ἀπάγγχει. καὶ τὸ ἄρχον δὲ καὶ τὸ ἐλεύθερον ἀπὸ τῆς δυνάμεως ταύτης ὑπάρχει πᾶσιν· ἀρχικὸν γὰρ καὶ ἀήττητον ὁ θυμὸς. οὐ καλῶς δ' ἔχει λέγειν χαλεποὺς εἶναι πρὸς τοὺς ἀγνωῶτας· πρὸς οὐθένα γὰρ εἶναι χρῆ τοιοῦτον, οὐδέ εἰσιν οἱ μεγαλόψυχοι τὴν φύσιν ἄγριοι, πλὴν πρὸς τοὺς ἀδικούντας. τοῦτο δὲ μᾶλλον ἔτι πρὸς τοὺς συνήθεις πάσχουσιν, ὅπερ εἴρηται πρότερον, ἂν ἀδικεῖσθαι νομίσωσιν. καὶ τοῦτο συμβαίνει κατὰ λόγον· παρ' οἷς γὰρ ὀφείλεσθαι τὴν εὐεργεσίαν ὑπολαμβάνουσι, πρὸς τῶ βλάβει καὶ ταύτης ἀποστερεῖσθαι νομίζουσιν· ὅθεν εἴρηται “χαλεποὶ πόλεμοι γὰρ ἀδελφῶν” καὶ “οἷ τοι πέρα στέρξαντες, οἶδε καὶ πέρα μισοῦσιν”.

C'est <en fait> le cœur qui porte les gens à aimer, car c'est la faculté de l'âme par laquelle nous aimons. Une preuve : le cœur s'exalte plus contre des intimes et des amis que contre des inconnus quand il s'estime négligé <par eux>. Voilà pourquoi Archiloque, entre autres, adressant des reproches à ses amis, dit fort justement à son cœur :

« Car toi c'est bien du fait de tes amis que tu t'étouffes ».

Et le goût du commandement et de la liberté vient chez tous les hommes de cette faculté, car le cœur est autoritaire et indomptable. Mais il n'est pas juste de dire qu'ils <doivent> être farouches envers les inconnus, car on n'a besoin de l'être envers personne, et les gens magnanimes par nature ne le sont pas, sinon envers ceux qui commettent l'injustice ; et ils éprouvent de tels sentiments bien plus contre leurs intimes quand ils se croient victimes d'une injustice de leur part, comme on l'a dit plus haut. Et c'est logique, car ils pensent qu'outre le dommage <qu'ils subissent> ils sont privés de la reconnaissance de gens qui, estiment-ils, la leur doivent. D'où ces mots :

« Cruelles sont les guerres entre frères ¹ »,

Et :

« Qui aime avec excès, hait avec excès ² ».

¹ Euripide, Fragment 975 de l'éd. Nauck.

² Proverbe d'un auteur inconnu.

[7] *Politiques*, IV, 11, 1295b20-40 :

ἡ γὰρ κοινωμία φιλικόν· οὐδὲ γὰρ ὁδοῦ βούλονται κοινωνεῖν τοῖς ἐχθροῖς. βούλεται δέ γε ἡ πόλις ἐξ ἴσων εἶναι καὶ ὁμοίων ὅτι μάλιστα, τοῦτο δ' ὑπάρχει μάλιστα τοῖς μέσοις. ὥστ' ἀναγκαῖον ἄριστα πολιτεύεσθαι ταύτην τὴν πόλιν <ἡ> ἐστὶν ἐξ ὧν φαμεν φύσει τὴν σύστασιν εἶναι τῆς πόλεως. καὶ σφύζονται δ' ἐν ταῖς πόλεσιν οὗτοι μάλιστα τῶν πολιτῶν. οὔτε γὰρ αὐτοὶ τῶν ἀλλοτρίων, ὥσπερ οἱ πένητες, ἐπιθυμοῦσιν, οὔτε τῆς τούτων ἕτεροι, καθάπερ τῆς τῶν πλουσίων οἱ πένητες ἐπι-θυμοῦσιν· καὶ διὰ τὸ μήτ' ἐπιβουλεύεσθαι μήτ' ἐπιβουλεύειν ἀκινδύνως διάγουσιν. διὰ τοῦτο καλῶς ἠϋξάτο Φωκυλίδης “πολλὰ μέσοισιν ἄριστα· μέσος θέλω ἐν πόλει εἶναι.”

δηλον ἄρα ὅτι καὶ ἡ κοινωμία ἢ πολιτικὴ ἄριστη ἢ διὰ τῶν μέσων, καὶ τὰς τοιαύτας ἐνδέχεται εἶ πολιτεύεσθαι πόλεις ἐν αἷς δὴ πολὺ τὸ μέσον καὶ κρεῖττον, μάλιστα μὲν ἀμφοῖν, εἰ δὲ μή, θατέρου μέρους· προστιθέμενον γὰρ ποιεῖ ῥοπήν καὶ κωλύει γίνεσθαι τὰς ἐναντίας ὑπερβολάς.

En effet, la communauté <politique suppose> l'amitié, car on ne veut pas faire de chemin en commun avec ses ennemis. Mais la cité veut être composée avant tout de gens égaux et semblables, ce qui est avant tout le propre des gens moyens. De sorte que nécessairement sera gouvernée au mieux la cité qui est composée des éléments dont nous disons qu'ils constituent par nature une cité. De plus, dans les cités, ce sont de tels citoyens qui sont le plus en sûreté : ils ne convoitent pas le bien d'autrui comme les pauvres, ni les autres le leur comme les pauvres convoitent celui des riches ; et comme ils ne ressentent ni ne provoquent d'inquiétude, ils mènent une vie sans danger. C'est pourquoi c'est à juste titre que Phocylide fait ce vœu :

« En beaucoup de domaines le meilleur est dans la moyenne, dans la cité je veux être au milieu ».

Il est donc clair aussi que la meilleure communauté politique est celle qui est constituée par des <gens> moyens, et que les cités qui peuvent être bien gouvernées sont celles dans lesquelles la classe moyenne est nombreuse et au mieux plus forte que les deux autres, ou au moins que l'une des deux, car son concours fait pencher la balance et empêche les excès contraires.

[8] *Politiques*, III, 16, 1287b10-15 :

ἔτι, ὃ καὶ πρότερον εἰρημένον ἐστίν, εἴπερ ὁ ἀνὴρ ὁ σπουδαῖος, διότι βελτίων, ἄρχειν δίκαιος, τοῦ γε ἐνὸς οἱ δύο ἀγαθοὶ βελτίους· τοῦτο γὰρ ἐστὶ τὸ “σὺν τε δὴ ἐρχομένω” καὶ ἡ εὐχὴ τοῦ Ἀγαμέμνονος “τοιοῦτοι δέκα μοι συμφράδομονες”.

De plus, comme nous l'avons dit plus haut, puisqu'il est juste que l'homme vertueux gouverne parce qu'il est le meilleur, deux <hommes> de bien sont meilleurs qu'un seul ; c'est <le sens> du « quand deux vont ensemble³ » et du vœu d'Agamemnon : « puissé-je avoir dix conseillers pareils⁴ ».

[9] *Politiques*, III, 15, 1286a7-10 ; 1286a25-35

ἀρχὴ δ' ἐστὶ τῆς ζητήσεως αὕτη, πότερον συμφέρει μᾶλλον ὑπὸ τοῦ ἀρίστου ἀνδρὸς ἄρχεσθαι ἢ ὑπὸ τῶν ἀρίστων νόμων. [...] ὅτι μὲν τοῖνυν ἀνάγκη νομοθέτην αὐτὸν εἶναι, δηλον, καὶ κείσθαι νόμους, ἀλλὰ μὴ κυρίους ἢ παρεκβαίνουσιν, ἐπεὶ περὶ τῶν γ' ἄλλων εἶναι δεῖ κυρίους· ὅσα δὲ μὴ δυνατόν τὸν νόμον κρίνειν ἢ ὅλως ἢ εὔ, πότερον ἓνα τὸν ἄριστον δεῖ ἄρχειν ἢ πάντας; καὶ γὰρ νῦν συνιόντες δικάζουσι καὶ βουλευόνται καὶ κρίνουσιν, αἷται δ' αἰ κρίσεις εἰσὶ πᾶσαι περὶ τῶν καθ' ἕκαστον. καθ' ἓνα μὲν οὖν συμβαλλόμενος ὅστισοῦν ἴσως χείρων· ἀλλ' ἐστὶν ἡ πόλις ἐκ πολλῶν, ὥσπερ ἐστίασις συμφορητὸς καλλίων μιᾶς καὶ ἀπλῆς· διὰ τοῦτο καὶ κρίνει ἄμεινον ὄχλος πολλὰ ἢ εἷς ὅστισοῦν. ἔτι μᾶλλον ἀδιάφορον τὸ πολὺ – καθάπερ ὕδωρ τὸ πλεῖον, οὔτω καὶ τὸ πλεῖθος τῶν ὀλίγων ἀδιαφορώτερον· τοῦ δ' ἐνὸς ὑπ' ὀργῆς κρατηθέντος ἢ τινος ἐτέρου πάθους τοιοῦτου ἀναγκαῖον διεφθάρθαι τὴν κρίσιν, ἐκεῖ δ' ἔργον ἅμα πάντας ὀργισθῆναι καὶ ἀμαρτεῖν.

Le point de départ de la recherche est celui-ci : est-il plus avantageux d'être gouverné par l'homme le meilleur ou par les lois les meilleures ? [...] Mais là où la loi n'est pas capable de trancher du tout de trancher <bien>, faut-il que ce soit un seul individu, le meilleur, qui gouverne, ou tous <les citoyens> ? En fait, en effet, ce sont <les citoyens> réunis qui rendent la justice, délibèrent, décident, et ces décisions portent toutes sur des <cas> particuliers. Or individuellement ils sont sans doute pire comparés <à l'homme le meilleur>, mais la cité est <composée> de beaucoup <de ces gens>, et comme un festin payé collectivement est meilleur que celui <offert par> une seule et même <personne>, pour cette

³ *Iliade*, X, 224,

⁴ *Ibid.*, II, 372.

même <raison> aussi une masse nombreuse décide mieux que n'importe quel individu. De plus la multitude est plus difficile à corrompre : comme l'est une plus grande quantité d'eau, la masse est plus difficile à corrompre que des gens peu nombreux. Or quand un individu est dominé par la colère ou quelque autre passion de ce genre il est nécessaire que son jugement soit altéré, alors que dans l'autre cas c'est toute une affaire pour que tous ensemble se mettent en colère et se trompent.

[10] *Poétique*, Chapitre 9, 1451a35-1451b10

Φανερόν δὲ ἐκ τῶν εἰρημένων καὶ ὅτι οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστίν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον. ὁ γὰρ ἱστορικὸς καὶ ὁ ποιητὴς οὐ τῶ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμετρα διαφέρουσιν (εἶη γὰρ ἂν τὰ Ἡροδότου εἰς μέτρα τεθῆναι καὶ οὐδὲν ἦττον ἂν εἶη ἱστορία τις μετὰ μέτρου ἢ ἄνευ μέτρων)· ἀλλὰ τούτῳ διαφέρει, τῶ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. διὸ καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποιήσις ἱστορίας ἐστίν· ἢ μὲν γὰρ ποιήσις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἢ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. ἔστιν δὲ καθόλου μὲν, τῶ ποίῳ τὰ ποῖα ἅττα συμβαίνει λέγειν ἢ πράττειν κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὗ στοχάζεται ἢ ποιήσις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη· τὸ δὲ καθ' ἕκαστον, τί Ἀλκιβιάδης ἔπραξεν ἢ τί ἔπαθεν.

Ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'œuvre propre du poète mais bien de raconter ce qui pourrait arriver conformément à la vraisemblance ou à la nécessité. En effet, la différence entre l'historien et le poète ne vient pas du fait que l'un s'exprime en vers ou l'autre en prose (on pourrait mettre l'œuvre d'Hérodote en vers, et elle n'en serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose) ; mais elle vient de ce fait que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce à quoi l'on peut s'attendre. Voilà pourquoi la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire : la poésie plutôt le général, l'histoire le particulier. Le général, c'est telle ou telle chose qu'il arrive à tel ou tel de dire ou de faire, conformément à la vraisemblance ou à la nécessité ; c'est le but visé par la poésie, même si par la suite elle attribue des noms aux personnages. Le particulier, c'est ce qu'à fait Alcibiade, ou ce qui lui est arrivé.

[11] *Poétique*, Chapitre 25, 1460b12-14

πρὸς δὲ τούτοις οὐχ ἡ αὐτὴ ὀρθότης ἐστὶν τῆς πολιτικῆς καὶ τῆς ποιητικῆς οὐδὲ ἄλλης τέχνης καὶ ποιητικῆς.

Ce n'est pas la même règle d'appréciation qui s'applique à la politique et à la poétique, ni aux autres sciences et à la poétique.